Une salière renversée est un mauvais présage.

Un verre, une glace qui se brise tout à coup, sans raison apparente, n'annonce rien de bon.

Bien des gens ne voudraient pas commencer une affaire un vendredi ou se trouver treize à table.

Araignée du matin, chagrin ; araignée du soir, espoir.

Les anciens avaient aussi leurs idées à ce sujet, nous les trouvons ridicules, mais nous sommes tout aussi crédules qu'eux, et si, de nos jours, les Italiens poussent la chose beaucoup trop loin, ce n'est chez eux qu'une question d'atavisme. C'est un héritage des Romains, leurs pères.

Et, pour prouver combien ces croyances, ces préjugés ont encore de force parmi nous, interrogez un peu plus d'une douzaine de vos amis et connaissances, et demandez à chacun d'eux, en particulier, ce qu'il pense de ce nombre de treize à table. Il est presque certain que chaque interpellé dira que ce n'est qu'un préjugé sans valeur et que, pour lui, il n'y attache certainement aucune importance.

—Puisqu'il en est ainsi, tout le monde étant du même avis, dînons tous les treize à la même table. Je paie le dîner.

Vous verrez ce qu'il arrivera.

Je suis sûr que le dîner des treize n'aura pas lieu.

LEON LEDIEU.

L'EXPOSITION RÉGIONALE de SAINT-JEAN

En présence d'une foule immense a eu lieu, le 6 du courant, l'ouverture officielle de l'exposition régionale de Saint-Jean d'Iberville.

Sous le commandement de M. Joseph Comte, la Garde Ville-Marie, de Montréal, y a fait bonne figure, et a contribué pour sa part à assurer le succès de la journée.

Sous la direction du capitaine Ferland, la fanfare de la Garde donna plusieurs concerts et rivalisa avec la Philharmonique de Saint-Hyacinthe pour égayer la multitude des auditeurs.

Le terrain où se tient l'exposition offre un aspect tout à fait attrayant, et les amusements choisis qui y sont offerts suscitent toujours beaucoup d'enthousiasme.

Nul doute que ces comices agricoles n'aient un éclatant succès.

L'"Album Universel" profite de l'occasion pour présenter aujourd'hui à ses lecteurs de magnifiques vues illustrant la ville de Saint-Jean, ainsi que les portraits de M. Gabriel Marchand, le président de l'exposition, et de l'Hon. A. Turgeon, qui a fait l'ouverture officielle de cette dernière.

Voici aussi quelques notes intéressantes sur le chef-lieu du comté de Saint-Jean et Iberville :

Sise sur la rive occidentale du Richelieu, la ville de Saint-Jean se trouve à la tête du canal Chambly et au pied des eaux navigables du lac Champlain. Un pont relie Saint-Jean à Iberville, ou Saint-Athanase (paroisse), située à un demi-mille environ de Saint-Jean.

Saint-Jean a toujours été considérée comme un poste militaire des plus importants, en raison de son site. Aussi, Saint-Jean a presque toujours eu du militaire et en a encore actuellement dans ses spacieuses casernes, agréablement bâties sur le bord de la rivière.

Saint-Jean est une station importante des compagnies de chemins de fer du Grand-Tronc, Vermont Central, Stanstead et Shefford, Delaware et Hudson, etc.

Son commerce de bois de service et de chauffage, de grains et autres produits agricoles est considérable, à en juger par les nombreux bateaux qui y passent chaque jour. On y est fier de la beauté de ses édifices publics et de la richesse de ses manufactures.

C'est surtout avec les Américains que les habitants de Saint-Jean commercent. Cette ville, étant située presque à la frontière des Etats-Unis, a largement bénéficié du traité de réciprocité de 1854 à 1866. Lors de la rébellion américaine, Saint-Jean s'enrichit en raison de l'augmentation de prix des céréales qu'elle exportait aux Etats-Unis. Les vieux cultivateurs jubilent encore à ce souvenir, et les jeunes regrettent la réciprocité commerciale qui a enrichi leurs pères et dont les manufactures de la ville, établies depuis, ne sont pas pour eux une compensation.

L'école de Saint-Jean est l'oeuvre de M. Odet d'Orsonnens, et son nom y restera attaché. Les casernes actuelles de Saint-Jean, fort belles, ont remplacé les vieilles masures des casernes bâties en 1834.

A propos des restes d'un fort à quelques centaines de verges des casernes, on prétend que ce fort aurait été construit par les Français, et d'autres disent que ça n'est qu'une ancienne ferme transformée en fort, lors du passage de Montgomery.

On raconte aussi que, dans le Richelieu, vis-à-vis les casernes, il y aurait les restes d'un gunboat coulé par Montgomery pour obstruer le passage. Il est visible à eau basse.

On le voit, Saint-Jean rappelle de précieux souvenirs historiques qui ne peuvent manquer d'attirer tous ceux qui s'intéressent aux vieilles reliques du pays.

Les brillants résultats déjà obtenus par l'exposition régionale de Saint-Jean nous portent assez naturellement à nous demander pourquoi Montréal reste aussi apathique dans le même domaine.

Depuis plusieurs années, les édiles de la métropole canadienne ne songent plus à favoriser l'exhibition des ressources agricoles et industrielles de notre province.

C'est un fait malheureux, car les expositions quasi-annuelles qui se tenaient autrefois dans nos murs, excitaient l'émulation de ceux qui y concouraient et créaient un renouveau d'activité parmi toute notre population.

Montréal ne pourrait-il pas revenir à ses anciennes traditions ? Ou plutôt ne pourrait-il pas faire encore beaucoup mieux dans cette voie, l'inertie de nos pères conscrits dût-elle même en souffrir ?

M. CHAPMAN JUGÉ EN FRANCE

Notre collaborateur, M. Chapman, vient d'être l'objet de l'attention la plus élogieuse qui ait jamais honoré un écrivain canadien. M. F. Lhomme, le grand critique parisien, l'auteur de "la Comédie d'aujourd'hui", vient de lui consacrer l'article suivant dans "L'Art", la revue la plus artistique de France :

UN POETE CANADIEN

"Les poètes se plaignent qu'on ne les lit plus, et ils ont raison, mais ils ne veulent pas avouer que c'est leur faute, et ils ont tort. La poésie lyrique a fait, pendant la première moitié du XIXe siècle, les délices des lettrés ; elle a été passionnément aimée, et nos poètes ont reçu des honneurs comme leurs devanciers n'en avaient pas connu. Cette poésie avait la sagesse de ne pas s'enfermer dans des cénacles, elle ne se vantait pas de noter, en un langage incompréhensible, des sensations rares et des sentiments très particuliers, elle se faisait toute à tous, elle exprimait à ravir le meilleur de nos pensées, elle chantait nos joies et nos douleurs, et elle savait faire revivre en paroles sonores nos triomphes et nos défaites. De nos jours, elle a tout perdu, inspiration, rythme, éloquence ; nos poètes, pour la plupart, mettent leur gloire à n'être pas compris ; ils se louent et ils se font louer, mais ils n'arrivent plus jusqu'au public ; celui-ci sait bien qu'ils ne sont plus du monde, et il passe à côté d'eux tout plein d'indifférence.

"La poésie, qui se meurt chez nous et qui retourne, par impuissance, aux rythmes bizarres et compliqués chers aux esprits malades des siècles de décadence, retrouve ailleurs les qualités qui lui manquent ici. Les Canadiens-français ne se sont pas contentés de garder la langue de leurs ancêtres et de la défendre contre l'étranger ; ils n'ont pas voulu ne lire que les livres éclos de la mère-patrie ; ils se sont fait, eux aussi, une littérature ; ils ont leurs poètes, leurs romanciers, leurs orateurs. Leurs oeuvres ont la sève abondante de la jeunesse ; elles sont à la fois sévères et fortes, l'inspiration les anime et les fait vibrer. Leurs vers coulent larges et purs comme les fleuves de leur pays. C'est une joie profonde et c'est un charme pénétrant de retrouver dans ces poèmes, qui nous arrivent de loin, la clarté, la force, l'harmonie de ceux qui furent nos maîtres. J'éprouve cette joie et ce charme à la lecture des "Aspirations" de M. Chapman, un poète canadien du plus rare mérite. M. Chapman chante les merveilles de sa terre natale ; il nous dit ses larges émotions en face des grands lacs et des larges fleuves : il célèbre la vaillance des pionniers hardis qui font tomber les hautes forêts et qui propagent la civilisation vers le Nord. Il est religieux comme tout bon Canadien. Sa pensée se reporte volontiers vers ses ancêtres qui vécurent au pays picard. Sa mère lui a transmis, avec le goût du beau et l'amour du bien, un culte, que rien ne peut amoindrir, pour la vieille terre de France, dont il exalte les gloires et déplore les malheurs. Un souffle généreux anime ses vers ; ils ont le mouvement, la couleur, la précision, parce qu'ils sont nés dans l'enthousiasme. Il a pour glorifier la France des accents profonds et sonores ; ils sont touchants et ils vont au coeur. Il est avec ceux qui gardent intact le culte de la patrie et qui, sans ostentation et sans vaine fanfaronnade, sans paroles de mépris pour l'étranger, savent être simplement français. Il aime notre langue, telle que nos pères l'ont lentement façonnée à l'image de leur esprit, c'est-à-dire claire, probe, ennemie de toute équivoque, faite tout exprès pour être l'organe de la raison et du bon sens. Sa poésie, noblement lyrique, sait se faire aussi caressante et douce. Elle prend tous les sons avec aisance ; elle chante tous les sentiments généreux ; elle fortifie et elle console ; elle est, pour toutes les âmes droites, l'expression parfaite de leurs plus chères pensées.

"La critique, quoi qu'elle fasse, est impuissante à louer, comme il le faudrait, les poètes vraiment inspirés. Leurs oeuvres échappent à l'analyse ; elles valent par des qualités que le lecteur sent, mais qu'on ne peut exprimer. Il ne s'agit ici ni d'une action, ni d'une intrigue, ni de faits à raconter ; c'est l'âme humaine elle-même qui se révèle et qui se communique. M. Chapman appartient à la famille des grands poètes ; il en a la haute raison et l'inspiration. Si la verve l'emporte, le goût le retient, et il sait choisir. Je veux qu'il se présente lui-même aux lecteurs français. Voici l'invocation par laquelle M. Chapman place son livre sous les auspices de sa mère et de la France. Toute son oeuvre s'y trouve résumée avec le charme et la précision de la vraie poésie."

L'"Album Universel" a déjà publié en primeur la poésie en question dans son numéro (58) du 6 juin 1903, et nous prions nos lecteurs d'y référer.

COLONNE GRAPHOLOGIQUE

Notre article sur la graphologie a été apprécié. L'une de nos aimables abonnées m'écrit de Saint-Léonard Station, N. B., me félicitant de l'idée que l'"Album Universel" a eu de mettre au service de ses lecteurs un expert en graphologie.

Cette dame tient à honneur d'être la première à expérimenter cette nouveauté scientifique si captivante d'intérêt.

L'écriture soumise à l'examen était bien en forme et intelligemment disposée suivant les règles que j'ai prescrites dans votre numéro du 29 août

Voici donc la réponse que nous donnons à Verge d'Or :

Saint-Léonard, N. B. — Esprit inventif, aptitude à réussir dans les arts, surtout en littérature : goût pour la forme et facilité bien prononcée pour la littérature. Amour de l'ordre : personne laborieuse. Economie : sait bien faire l'emploi de son temps, de son argent... Esprit réalisateur, aimant son bien-être et porté à l'égoïsme. Goût de la vie matérielle, et du soin de la personne physique. Esprit cultivé.

Coquetterie et vanité.

Prétention. — Cette personne vise à l'originalité pour attirer l'attention sur elle : désir de plaire ; malice : ne se laisse pas agacer longtemps sans opposer une défense énergique. Fort sociable, toutefois, s'efforçant toujours d'être aimable et pouvant y réussir sans effort. Constance en toute chose et particulièrement en amour. Sensibilité moyenne.

Goût prononcé pour les choses artistiques.

Il va sans dire qu'il y a bien des détails que nous ne pouvons livrer à la publicité d'un journal ; aussi, les personnes qui désireraient des renseignements supplémentaires sont priées de se mettre en correspondance directe avec "Lux", Boîte postale 586, Saint-Hyacinthe, P. Q.

LUX.

LA TOUX CESSE

C'est gênant, c'est pénible, une toux persistante. On la fait cesser en prenant le BAUME RHUMAL.